

**Journée des APS
Antony le 8 octobre 2003**

Parole, autorité et construction de l'intériorité

Nicole FABRE
Psychanalyste
Psychothérapeute

Je suis heureuse de me trouver au milieu de vous et de pouvoir participer à cette journée de réflexion. C'est une réflexion qui m'est chère puisque, d'une part, j'ai longtemps travaillé à l'ISPC où j'ai enseigné et que, d'autre part, je suis thérapeute d'adultes, mais tout adulte porte en lui son ancien enfant, et thérapeute d'enfants. Donc, je vous remercie beaucoup de m'avoir invitée à venir réfléchir avec vous et à vous apporter ce que je suis susceptible d'apporter.

La première remarque que je voudrais faire, c'est sur le titre de mon intervention "Parole, autorité et construction de l'intériorité". Ça paraît assez éclaté. D'abord, ce n'est pas centré sur la parole et c'est une bonne chose, mais ce titre peut sembler mettre ensemble des choses assez hétéroclites, paradoxales, parce que, quand il s'agit d'intériorité, il s'agit d'abord d'intime, de plein. Or la parole, si elle peut nous conduire à l'intériorité, elle est aussi ce qui nous oriente vers l'extérieur, puisque la parole s'inscrit dans le langage. Quant à l'autorité, il me semble que, d'une certaine manière aussi, elle n'évoque pas d'emblée l'intériorité, car l'autorité est un cadre, et un cadre est à l'extérieur de ce que justement on veut montrer.

Alors en quoi cette parole, qui est source de communication, qui est mouvement vers l'autre, en quoi cette autorité qui cadre l'extérieur de nos relations - tout ceci en apparence - en quoi cela peut-il nous conduire sur le chemin de l'intériorité? Plus exactement, comment en réfléchissant à ce qu'est la parole et à ce qu'est l'autorité, nous allons peut-être voir apparaître des éléments, des chemins de l'intériorité auxquels nous n'avons pas obligatoirement pensé ou, en tout cas, sur lesquels peut-être notre attention attirée travaillera au mieux.

Si je me réfère à ce qui vient d'être dit dans les deux interventions qui m'ont précédée, il me semble que, dans le droit fil de la vocation de l'école, de l'école chrétienne, catholique, d'une école qui a une option sur l'homme dans cette perspective évangélique, il est bien évident que la construction de l'intériorité doit être au cœur de la construction de la personnalité. Mais comment parole et autorité peuvent-elles se conjuguer, parfois s'opposer à l'idée d'intériorité ?

*

Si la parole, elle, s'inscrit dans ce que plus largement on entend par langage, je vais cependant dire de quelle manière la parole n'est pas tout le langage. Le langage, lui, est moyen de communication. On parle pour dire, pour dire à l'autre. On parle seul quelquefois, mais c'est également intéressant de savoir ce qui se passe quand on formule tout seul des mots, quand on emploie le langage pour soi tout seul apparemment car, à priori, le langage est d'abord fait pour dire, pour dire à l'autre, pour se dire à l'autre et pour dire quelque chose à l'autre. De même, par le langage, l'autre nous parle, il nous dit, il nous transmet.

La première remarque, ce sera pour dire que le langage verbal, c'est-à-dire le langage de la

parole, n'est pas le seul langage que nous utilisons dans la relation. Dans une relation, il y a aussi du langage non-verbal, et ce langage non-verbal est malgré tout une communication. Je pense à cette publicité : Dites-le avec des fleurs ! ça n'est pas du langage ... et c'est pourtant du langage, mais ce n'est pas de la parole. Alors même si on y colle de la parole, c'est le geste qui aura été un langage. On dit aussi : cet enfant a des yeux qui parlent, oui ils parlent, mais ils ne parlent pas, c'est-à-dire qu'ils communiquent. Par tout un tas de gestes que nous faisons, nous sommes en communication, en situation de langage, mais de langage non verbal.

Ce à quoi je vais m'attacher ici ce matin, c'est, non pas à tous ces langages diffus, mais au langage verbal proprement dit qui est, lui, parole, et fondé sur la parole. Et la première image qui m'est venue au moment où je pensais à cette intervention à l'air d'être parfaitement à l'opposé de ce que, par la suite, je vais dire.

Je revoyais ce petit garçon de 5/6 ans qu'on m'a amené un jour parce que vraiment "ça ne va pas, il n'arrive pas à parler" et "si si si, dit la maman, à moi il me parle". Je me suis rendue compte, quand la maman et l'enfant sont entrés dans mon bureau tout collés l'un à l'autre, que ce petit garçon avait effectivement un langage auquel pour ma part je ne comprenais rien, avec une fabrication de mots qui lui appartenait et que la maman comprenait parfaitement.

Il y avait donc un langage aberrant en quelque sorte entre cet enfant et sa mère. J'étais plongée, avec la communication entre cet enfant et sa mère, dans un univers qui n'était pas celui auquel on est habitué. Entre eux s'échangeait finalement tout un ensemble de mots, la maman empruntait même des mots à l'enfant pour lui parler et, surtout, l'enfant nous inondait de paroles que la mère seule pouvait comprendre.

De là, j'ai évoqué d'autres choses. J'ai pensé, par exemple, au moment où nos adolescents se sont mis à parler en verlan. Je me souviens que, dans ma famille, quand mes filles se sont mises à employer le verlan tout d'un coup, d'abord, j'ai trouvé que c'était rigolo, ensuite j'ai compris que je ne comprenais rien et enfin, j'ai compris que c'était fait peut-être pour que nous ne comprenions rien, nous les parents, ce qui nous a mortifiés. Nous avons donc essayé d'apprendre à comprendre le verlan, c'était difficile, d'apprendre à parler verlan, nous n'y sommes pas arrivés.

Finalement, nous avons réellement compris que nous étions là devant un phénomène de société, un phénomène de groupe qui était en tout petit dans le groupe familial mais qui existe aussi ailleurs beaucoup plus largement. Il existe beaucoup plus largement parce que nos adolescents et pré-adolescents, en particulier, ont des langages qu'ils élaborent entre eux en tant que groupe, ont un argot de groupe, comme d'ailleurs il existe des argots dans d'autres sociétés, mais ces langages-là constituent des groupes à l'exclusion des autres groupes.

Quand on emploie ce langage-là, on pourrait dire qu'alors il y a une intériorité qui se fait à l'intérieur du groupe autour du langage employé. Mais chose sur laquelle je m'arrête davantage : même si cela constitue un groupe qui a une vie intime, une vie très affective et très sensible qui se traduit par ce langage qui devient propre à la mère et l'enfant, au groupe qui parle verlan, au groupe d'enfants, ou de frères et sœurs etc... et permet quelquefois qu'ils éprouvent une forme d'intimité à plusieurs, ça ne permet pas, pour autant, qu'ils éprouvent leur propre intimité et qu'ils soient sur le chemin de leur intimité. Je dirais même que cela crée un handicap pour le chemin vers l'intériorité.

Si je reviens à l'exemple initial, le petit garçon qui parlait ce langage compréhensible par sa seule mère, était dans une situation fusionnelle avec la mère. La fusion peut donner parfois l'illusion d'un vécu intérieur. Cela se trouve aussi dans certains groupes chrétiens qui ont des expériences même langagières qui sont très spécifiques du groupe chrétien, mais isolant d'autres groupes et qui parfois créent un état fusionnel à l'intérieur du groupe. Ce qui n'est

pas le chemin d'une véritable intériorité, mais illusion d'intériorité.

Ceci pour dire que le langage verbal peut nous jouer des tours quand nous le déformons, quand nous le recréons. En même temps, cela est révélateur de la valeur du véritable langage verbal.

*

Tout à l'heure, avant d'entrer, je regardais un groupe d'adolescents qui jouaient au ballon. Ils poussaient les cris qu'il est normal de pousser quand on joue au ballon, donc qui n'étaient pas des mots, et il y avait une espèce de violence de la communication qui n'était pas une violence physique que des gens se font les uns aux autres, mais une rapidité d'action et une rapidité verbale où, si les mots interviennent, ce sont toujours des mots qui fusent à l'extérieur.

Il me semble que, d'une certaine façon, la fonction qui pourrait être fonction d'intériorité du langage sur laquelle je vais venir, cette fonction-là est trahie dès l'instant où le langage part sous forme d'onomatopées, de cris, de phrases non construites qu'on n'a pas le temps de penser, et qu'on a lancés simplement dans un mot. Or, ce mot est quand même un langage car on a bien compris que quelqu'un est en colère, que quelqu'un est en situation de passion, que quelqu'un a une émotion, donc c'est un langage. C'est verbal puisque c'est passé par des mots, des mots qui ont été très affectivés dans l'intonation qu'on y a mis, mais ce n'est pas du tout chemin vers l'intériorité car de telles formes de langages sont déjà des actes.

D'où je retirerais une première remarque, c'est que pour pouvoir intérioriser, pour que le langage puisse être un chemin d'intériorisation, il ne faut pas, probablement, que ce langage soit un langage fusionnel propre à un petit groupe, car alors il fait illusion et il ne permet pas l'approfondissement. Il ne faut peut-être pas non plus que ce soit le langage jeté, la parole jetée, car cette parole jetée est un acte et que l'acte nous jetant hors de nous-mêmes n'est pas un chemin d'intériorisation.

De ce que je viens de dire, je retirerais un autre point encore, c'est que pour intérioriser, il faut essentiellement avoir pu employer une parole qui est acte de communication. Dans la vie intérieure qui n'est pas absence de communication, nous pourrions dire qu'il y a absorption, approfondissement de ce que nous avons perçu de la communication avec l'autre qui se fait par la parole et cette parole m'apprend que je suis moi, et que l'autre est l'autre. C'est pour ça que les langages style ce petit garçon ou le verlan ne sont pas toujours des langages qui nous permettent d'affirmer que je suis moi et que je ne suis pas l'autre, que l'autre est l'autre à qui je dois me dire.

Finalement, il y a là comme une espèce de va-et-vient qui me fait penser aux vagues sur la plage, l'intériorisation possible apparaît dans le va-et-vient de la mer. La plage est désertée puis recouverte, désertée à nouveau et c'est peut-être dans le flux et le reflux de la communication par la parole et par une parole authentique que nous pouvons trouver déjà des plages d'intériorisation possible et des plages de découverte de soi-même.

*

Si j'avance, je vais dire que la parole, dans le langage verbal donc, a une autre fonction. Winnicott qui a été, un des grands analystes de l'enfance, qui a toute une pensée analytique, mais aussi philosophique et humaine et, en même temps, éducative, Winnicott considère que l'objet transitionnel est ce qui permet de faire transition entre le monde de la mère et le monde qui n'est pas la mère, le monde dans lequel nous allons aller nous inscrire.

Mais il va plus loin et dit que l'objet transitionnel est à l'aube de la culture, car l'objet transitionnel va progressivement être remplacé par le nom ou par le mot. En effet, si nous regardons le petit enfant, mais cela se prolonge, nous allons peut-être pressentir comment le petit enfant peut présentifier l'adulte, la mère ou ce qui fait fonction de mère par l'objet transitionnel : son ours, un bout de chiffon, un mouchoir, n'importe quoi. Mais il abandonne cela en même temps que peu à peu se met en place cette espèce de lallation dans laquelle il dit "papa, papa, papa" pendant très longtemps tout seul ou "maman, maman, maman" ou quelque chose qui ressemble et qui présentifie cette personne à laquelle il pense et dont il a besoin de savoir la présence.

Or, dans ce mouvement-là, mouvement qui est symbolisant, il y a aussi une marche possible vers l'intériorité. Je veux dire que, quand nous savons rendre présent l'autre simplement par son nom prononcé avec un caractère souvent berçant pour le petit enfant mais aussi dans ce qu'on a appelé la prière de Jésus, mais aussi dans ces prières de répétition du nom de cet Autre qui est notre Dieu, il y a, à ce moment-là, un travail symbolique d'intériorisation. Ça n'est pas vers l'extérieur que mon langage et que ma parole me conduisent, mais c'est à l'intérieur de moi que cette image de l'autre, cette image ou ce ressenti de Dieu, du nom de Jésus ou de Jésus lui-même, naît par la parole prononcée. Donc, la parole prononcée, qui pourrait être mouvement vers l'autre, en quelque sorte, est aussi mouvement vers soi-même qui peut nous ramener vers nous-mêmes. Ce n'est pas comme ça que le dit Winnicott, mais c'est un des éclairages qu'il nous apporte quand il nous dit que, à travers ces objets symboliques, nous accédons à la parole et que cet accès à la parole, c'est l'accès au symbolique, le symbolique étant un chemin d'intériorisation.

*

Je relisais récemment plusieurs des ouvrages écrits par ma sœur Suzanne Prou, qui était écrivain et romancière, qui dit le bonheur qu'elle a à chercher le mot juste. Je me souviens bien qu'elle disait que, lorsqu'elle écrivait, son discours était limpide, le langage employé, la parole non pas prononcée mais écrite était quelque chose de très limpide et beaucoup de gens lui disaient : "C'est tout à fait merveilleux, parce qu'on voit que votre phrase coule toute seule". Elle disait : "Oui, une fois que je l'ai produite, elle coule toute seule, mais que de temps je passe à travailler le mot et à travailler ce langage lui-même pour qu'il soit un langage juste et ma jouissance est extrême quand j'ai enfin trouvé le mot juste par lequel je dirai ce que je veux dire, par lequel je vais traduire mes images intérieures".

Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'on se retrouve encore dans ce mouvement de va-et-vient que je décrivais de la plage couverte et découverte où il y a ce que je veux dire à l'autre et pour pouvoir lui dire avec des mots dans une parole qui soit la bonne parole, je suis obligée de retourner vers moi-même pour sentir en moi l'écho de la parole que je vais prononcer, que je mets sur le papier ou que je prononce de manière publique, mais c'est à celle qu'on met sur le papier que je m'attache ici pour nous faire entrer dans ce que je voudrais faire apparaître. Là encore, il y a cette espèce de mouvement de va-et-vient où, pour pouvoir me traduire à l'autre, je retourne vers moi et où, retourné vers moi, je vais relancer une parole qui parlera réellement à l'autre. C'est dans ce va-et-vient que je découvre le chemin vers l'intériorité qui, ensuite, sera un mouvement vers l'extérieur, l'exigence de l'extériorisation qui me ramène à mon intériorité.

Et je peux dire que, quand j'écris, puisque j'aime écrire, et que j'essaie de dire avec des paroles adaptées ce que je veux dire dans les livres que j'écris, je ressens cette même chose. Je ne suis pas écrivain-romancière, j'écris d'autres choses, d'autres histoires et d'autres réflexions, mais je retrouve cette même jouissance au moment où j'ai trouvé la parole juste à laquelle on n'aboutit pas du premier coup.

Georges Pérec disait également la même chose : tout son intérêt pour la parole juste et pour atteindre la parole juste, cette nécessité d'entrer en soi-même le mieux possible et d'y trouver, finalement, la jouissance très intime et très intérieure qui nous permet de découvrir un pan des chemins de l'intériorité, un pan du vécu de l'intérieur qui peut être un pan qui nous procure beaucoup de satisfactions, beaucoup de plaisir, encore faut-il que nous puissions apprendre à nos enfants, à ceux qui nous sont confiés, qu'il y a là un véritable bonheur.

Je pense que cela fait certainement partie de notre rôle d'adulte quel que nous soyons, que d'apprendre que ce chemin du mouvement vers soi est, en même temps, un chemin qui peut nous découvrir des zones de plaisir que nous ignorons au moment où, en réalité, nous nous lançons dans l'action ou dans la parole qu'on n'a pas pensée. Nommer permet de prendre possession, permet de contempler, permet d'avoir une véritable poésie interne à certains moments, c'est l'outil de la méditation.

Et puis, il y a cet autre aspect du langage que l'on connaît. Lacan a mis largement l'accent sur le langage non pour parler de la parole, mais sur le langage et le langage verbal et sur la structuration de la personne par son langage et son langage verbal. Le langage structure la pensée. Quand on dit : "Oui, vous m'avez compris", ou bien : "Mais c'est pas la peine que je vous explique, vous avez compris". Et bien, oui, mais ça serait la peine de dire. Les discours dans lesquels on laisse entendre que sans avoir dit les mots, sans avoir employé une parole évocatrice d'un sens, on a été compris, ces espèces de clins d'œil où on dit : "Vous me comprenez", sont des clins d'œil de facilité qui ne nous structurent pas et qui ne structurent surtout pas le mouvement intérieur par lequel nous cherchons justement à nous dire au plus juste, c'est-à-dire à nous vivre intérieurement au plus juste pour pouvoir nous dire au plus juste.

Donc, la construction même de la phrase, le mal que nous nous donnons pour construire une phrase, et non pas lancer une interjection, peut permettre une pensée structurée. Or, la pensée est bien un acte d'intériorité. La pensée se communique, en ce sens-là nous sortons ce qui nous a été intérieur pour le communiquer et ensuite en recevoir les échos et, la pensée structurée nous permet, à nous tout seuls, d'approfondir son contenu.

*

C'est peut-être là que nous rejoignons la question de l'autorité, car je viens de parler de structure. Alors, bien sûr, on a parlé de l'élaboration et de la construction de l'intériorité, je viens de parler de la structuration de la pensée, de la structuration du langage. Peut-être que la structuration du langage a quelque chose à voir avec le cadre auquel j'associais tout à l'heure l'idée d'autorité. Alors, l'autorité, qu'est-ce que c'est ? L'autorité, c'est ce qui constitue un cadre et, ici encore, je vais évoquer ce que m'a enseigné la psychothérapie d'une petite fille.

Voilà donc une petite fille de 5 ans que ses parents me confient pour son comportement difficile "et pourtant, on n'exige pas grand-chose". C'était presque pour moi comme chez Molière : "Et voilà pourquoi votre fille est muette", et bien oui, "et voilà pourquoi votre petite fille est si terrible". Car un enfant à qui on n'impose pas de cadre et de limites, à qui on ne dit pas l'interdit, est un enfant qui ne connaît pas ses propres limites. Si nous ne connaissons pas les limites, nos limites, si nous ne savons pas où est le dehors et où est le dedans, comment pourrions-nous avoir accès à notre propre intimité ?

C'est donc tout à fait important de créer un cadre, de donner une loi, de la dire à l'aide du langage et de la dire parfois à l'aide non seulement du langage verbal, c'est-à-dire de la parole, mais aussi de l'entraînement et du geste dont je parlerai dans quelques instants. Le cadre, la

loi, sont nécessaires pour délimiter des frontières.

Tout à l'heure, on regardait les frontières des régions et on était content de s'apercevoir qu'on savait que telle région avait pris telle frontière plutôt que telle autre et que ça nous était présent. Quelle chance de savoir, par exemple, quand on passe d'un endroit dans un autre, qu'on est en train de franchir une région qui est la nôtre, pour passer dans une région qui est celle de notre voisin.

De même, je crois qu'il est tout à fait important que des enfants sachent, et des adolescents et des adultes, qu'ils sont inscrits dans les limites d'une certaine frontière; que ici on peut faire ceci et que là on ne peut pas le faire, que ici ceci est permis mais pas ailleurs. Par exemple que des enfants poussent des cris quand ils sont dans une cour de récréation, et bien oui, bien sûr si ça se passe en classe, non ça ne se fait pas. Et délimiter ces cadres-là, délimiter des cadres qui peuvent nous paraître parfois très rigides, c'est en même temps permettre que l'enfant sache où il est, que l'adolescent sache où il est, que l'adulte sache où il est.

Il y a le dedans et il y a le dehors. Il y a le hors du groupe et il y a l'intérieur du groupe et, à l'intérieur du groupe, nous avons déjà franchi une frontière pour nous mettre à l'intérieur du groupe et savoir que nous ne sommes pas à l'extérieur du groupe et, à l'intérieur du groupe, alors nous pouvons, par l'acte dans lequel on fait un cadre, découvrir que nous avons, nous aussi, une intériorité qui est encore plus intime que celle du groupe et qui est délimitée par un certain nombre de règles, de lois qu'on peut nous imposer ou que nous pouvons nous imposer à nous-mêmes.

La fameuse petite fille. Comment je m'en suis sortie de cette histoire qui n'était pas facile. Je n'avais pas du tout envie qu'elle se roule par terre dans mon bureau où, bien sûr, elle ne passerait que 3/4 d'heure ou 1/2 heure, alors que ses parents l'avaient toute la journée, mais je n'avais pas envie non plus qu'elle jette de la peinture sur le tapis ou sur les rideaux et je n'avais pas envie non plus de lui dire : "Non, ça c'est défendu, non ça, ça ne se fait pas".

Donc en quelques instants, il a fallu que j'invente quelque chose et ce que j'ai inventé, ça été que je l'ai fait entrer avec moi dans mon bureau et je lui ai donné une feuille par terre, une feuille de papier, une grande feuille. Je lui ai dit : "Tu vois, ça c'est la feuille du défendu, c'est tout ce qui est défendu" et j'ai vu ma petite fille s'attaquer au défendu, c'est-à-dire marcher dessus, le piétiner et, finalement, concentrer sa séance sur cette feuille de papier qui était quand même assez grande pour qu'elle puisse y bouger. Alors j'étais soulagée, inutile de le dire mais, en même temps, ça m'a donné beaucoup à réfléchir, c'est-à-dire que je me suis dit : "Cette petite fille a absolument besoin d'attaquer jusqu'à savoir où est la frontière". Or, si ses parents ne lui disent jamais : "Non, c'est défendu", eh bien elle pousse l'attaque sur un territoire de plus en plus grand et elle se perd elle-même, elle ne sait plus elle-même qui elle est, ni ce qu'elle désire.

Bien sûr, cette thérapie ne s'est pas limitée à ça et il y a eu tout une suite, mais nous avons commencé, en quelque sorte, notre relation par l'affirmation qu'il y a du défendu et j'avais concentré, pour mon confort, le défendu sur un petit espace qu'elle pouvait agresser, mais à l'intérieur duquel, par la suite, elle s'est exprimée, c'est-à-dire que cette enfant, après, a transformé la feuille de papier du défendu en : "voilà on ne déborde pas le cadre de la feuille" et "dedans qu'est-ce que tu as envie de faire ?".

Car au fond, quand je dis que l'autorité cadre, je fais allusion à une autre image. Un cadre, à quoi sert-il ? Bon, on va dire à accrocher un tableau, d'accord, mais s'il n'y avait pas de tableau et qu'on mette simplement un cadre au mur, fut-il très beau, ça serait bizarre. Autrement dit, le cadre est ce dans quoi nous mettons en valeur ce qui a de la valeur. Le cadre,

il est fait pour que notre regard ne se répande pas partout, qu'on sache que là il y a quelque chose à regarder ou à contempler et que c'est à l'intérieur du cadre que se passe l'essentiel. Donc, je crois qu'il ne nous faut jamais avoir peur d'établir un cadre, car le cadre conduit le regard vers l'intériorité.

C'est la même chose en psychanalyse. Si nous ne donnions pas, au départ de la psychanalyse ou au départ d'une psychothérapie, un certain nombre de règles, il y a des choses qui se font, il y a des choses qui ne se font pas, y'a des heures qu'on respecte et au-delà de ces heures ça n'est pas l'heure etc., si on ne donnait pas ces éléments-là, et bien la psychanalyse ou la psychothérapie qui se déroulerait sans cadre, se déroulerait complètement dans la folie, accentuerait la folie et ne conduirait pas le sujet vers son intériorité. Le cadre qui donne une indication et protège, mais qui est également frustrant. De cette frustration, sort la nécessité non plus de regarder à l'extérieur, mais de rentrer en soi-même.

J'ai eu tout récemment l'expérience de mon immeuble qu'on ravale. En général, mes patients sont tournés vers le balcon où, d'habitude, des arbres cachent un petit peu les maisons d'en face, donc créent une intériorité. Ces arbres sont suffisants pour qu'il y ait l'espace du bureau avec un regard sur les feuilles - notre espace est limité. Comme on est en train de ravalier cet immeuble, il y a des passages tout à fait intéressants des ouvriers qui font le ravalement de l'immeuble. Ils passent tantôt sur les balcons intermédiaires qu'ils se sont construits, auquel cas, on a l'impression que ce sont des personnages de Folon qui sont en train de voler au-dessus de nous, comme m'a dit une de mes patientes, ou bien ils sont franchement de l'autre côté de la vitre. Alors que faire ? Spontanément, nous avons trouvé, les patients et moi-même, que puisqu'on n'avait plus le rideau de feuilles et qu'en plus on avait des personnages de Folon qui se baladaient, il valait mieux qu'on tire les rideaux. Et, en tirant les rideaux, qu'est-ce que nous avons fait, nous avons refait le cadre visible de l'espace dans lequel nous travaillons et les patients ont dit : "Oui, quand les rideaux sont tirés, je retourne vers moi. Quand il y a votre parc de feuilles sur le balcon, je suis ramené vers moi. Et si tout est complètement ouvert, et même s'il n'y avait pas les gens qui passent mais que je vois les toits et le ciel, alors je ne serais pas ramené vers moi".

Donc le cadre est bien ce qui nous permet de rentrer chez nous. À l'enfant en psychothérapie, à l'adulte en psychothérapie, j'impose donc, je règle, je donne une règle qui crée un cadre et une loi en leur proposant de s'écouter et de contempler. Si nous n'assurons pas ce cadre, l'enfant explose, si nous ne faisons pas l'acte d'autorité par lequel nous allons imposer à un groupe ou à un individu, mais à un groupe, c'est ce qui vous intéresse en premier chef, et bien, d'une certaine manière, nous ne permettons pas le mouvement qui ramène au fond de soi-même. Sans cadre, c'est-à-dire sans autorité, nous nous dissolvons, nous éclatons, nous nous répandons, mais nous n'allons pas vers nous-mêmes.

Je me rappelle que, en catéchèse, je demandais avant que les enfants se mettent à dessiner ou à peindre la chose qu'ils avaient envie de dessiner ou de peindre, je leur disais : "Attendez, attendez, ne vous jetez pas sur vos crayons, sur vos pinceaux. Tu commences par voir dans ta tête". On vient de raconter une scène évangélique et l'enfant veut l'exprimer, un enfant vient de parler de ses malheurs, et il veut les exprimer, alors je lui propose non plus la parole à ce moment-là mais l'expression graphique, le dessin, la peinture ou autre chose, je lui dis : "D'abord tu vois dans ta tête", et il fait surgir l'image. Je dis : "Tu te rappelles les choses qu'on a dites", c'est-à-dire que je rappelle la parole. Si nous ne créons pas ce petit espace, ce petit espace de liberté nous manquera à tout jamais. Ce petit espace de liberté, c'est l'espace du silence.

Dans cet espace de silence, on apprend à s'apercevoir qu'on entend le tic-tac de la pendule, qu'on entend quelque chose qui fait un peu de bruit, qui gratte, qu'on entend des choses qu'on

n'a pas l'habitude d'entendre. L'autre jour, j'ai proposé à un enfant : "Voilà, pendant un tout, tout petit, moment, on fait quelque chose que tu n'as pas l'habitude de faire : on se tait tous les deux, tu te fais tout mou comme une poupée de chiffon et puis voilà, tu restes là et tu écoutes". Et ce petit garçon si agité a pu rester une ou deux minutes complètement calme et il m'a dit : "J'avais jamais entendu qu'il y avait un tic-tac dans ton bureau". Il y avait quand même les voitures qui passaient en bas, mais il a entendu ce tout petit bruit. Puis après je lui ai dit : "Ben maintenant tu vas écouter ce qui se passe dans toi".

Avec une classe, on ne peut pas faire ça, c'est évident. J'ai connu un professeur qui était très imprégné des pratiques zen. Il disait : "On fait *zazen* avant un cours". Ça marchait pas mal du tout avec les élèves, mais ses collègues ont dit : "Il est fou". Et voilà, il était fou parce qu'il perdait - et les parents en ont dit autant - 5 à 10 minutes de cours et de présence à faire *zazen*, c'est-à-dire à faire silence, à faire écoute intérieure. Je crois que, il n'était pas fou du tout, simplement il était inadapté au milieu dans lequel il était.

*

Je vais donc clore maintenant avec tout ceci. Ce que je voudrais dire c'est, qu'en somme, le chemin vers soi-même se construit grâce à la parole dans la relation, grâce à la parole qui, à certains moments, cesse d'être audible, mais que nous allons écouter au fond de nous-mêmes pour nous-mêmes. Mais il a fallu qu'il y ait une parole, c'est-à-dire un échange verbal pour qu'on puisse avoir accès au chemin de l'intériorité. Ce chemin, il est balisé grâce au cadre et à la loi comme je viens de le dire. Tout cela a une place indispensable, mais j'ajouterais que s'il n'y avait pas l'entraînement par l'autre qui passe par la parole, mais qui passe aussi par le geste, qui passe aussi par le climat, c'est-à-dire par ce qui n'est pas toujours disciple ni cadré, s'il n'y avait pas cet entraînement par l'autre, cette identification à l'autre qui est capable de rester là, tranquille, pendant quelques instants, ce chemin vers l'intériorité serait plus difficile.

Quelque chose s'apprend hors la parole, grâce au cadre qui le permet, par la présence de la personne à côté de qui l'on se trouve. C'est dans ce mouvement-là que nous proposons aux enfants, aux adolescents que nous rencontrons, où nous leur demandons au lieu de se jeter dans le faire, au lieu de se jeter dans l'acte, de penser l'acte et de penser le faire. Ça nous arrangerait bien dans nos sociétés si des enfants et des adolescents apprenaient à penser un acte et même à prononcer des mots et qui ne soient pas des interjections qui sont déjà des actes. Si nous créons cela, alors nous allons leur permettre d'aller vers la réflexion. Mais dans cette réflexion faisons place à l'inutile, au droit de rêver, au droit de contempler, au temps un peu perdu ou ce qu'on appelle du temps perdu à gribouiller, à dessiner.

Une de mes filles est verrier, c'est-à-dire qu'elle fait des vitraux et elle fait beaucoup de vitraux dans des églises romanes et, un jour, je lui disais : "Mais comment tu fais, comment ça te vient cette création, comment ça se passe ?", et elle me disait : "Je m'assieds dans l'Église", et je ne peux pas dire que pour elle c'est un acte de foi, c'est un acte spirituel, ce n'est pas un acte de foi au sens où nous l'entendrions, au sens restreint où nous l'entendrions, mais ça s'inscrit dans la spiritualité, et elle me dit : "Je m'assieds et je reste là. À force de rester là, je m'imprègne et tout ça rentre en moi. Je pense aux gens qui l'ont fait, et puis je regarde l'architecture. Je m'en vais, et puis je reviens. Au bout de quelque temps des formes se dessinent et ça y est, je sais ce que je vais faire et, au moment de le faire, je ne sais plus ce que je veux faire, alors je retourne dans mon Église. Les endroits où j'ai été le mieux, ce n'était pas dans mon atelier, c'est les fois où l'atelier n'était pas encore prêt et où je me suis installée dans l'Église où j'allais faire les vitraux, j'y dormais et j'y mangeais, il faisait froid des fois, j'étais dans mon sac de couchage et je dormais contre mon four, - le four dans lequel elle faisait cuire ses vitraux- et je réalisais le vitrail directement dans l'Église et là, tout ce que je demandais, c'était que personne ne passe et que je sois toute seule avec ça". Je me dis : Ça

c'est un chemin d'intériorité qu'elle traduit ensuite, qu'on regarde et par lequel quelque chose se passe qui va intérioriser ou extérioriser. Il y a des pages superbes de Gérard Lardeur qui était un grand verrier sur ce mouvement intérieur par lequel il va vers lui-même et par lequel il restitue.

Je vais m'arrêter là tout en pensant à un petit garçon qui était un petit garçon tout à fait impossible que j'avais autrefois au catéchisme. Vraiment, c'était l'affreux des affreux. Il était capable de fiche une pagaille qui n'était pas possible dans une salle, on avait une quarantaine d'enfants et vraiment c'était assez terrible. Ce petit garçon, qui était donc épouvantable, me glissait de temps en temps des papiers dans mes poches, c'était des dessins et quand je les regardais en rentrant chez moi, c'était complètement pornographique. Vraiment, il m'a demandé beaucoup de réflexion pédagogique et ce n'était pas commode. Il me disait de temps en temps : "Mais moi, je serai peintre. Je suis mauvais à l'école, je suis mauvais partout, mais je serai peintre, souvenez-vous en". Mais cet enfant qui était si agité au milieu des autres, quand il était dans la salle au moment où je proposais que l'on peigne, à ce moment-là il devenait intérieur, à ce moment-là il n'embêtait plus tout le monde, à ce moment-là il était dans sa peinture.

Depuis il est devenu un grand peintre, il est connu à l'étranger, il est acheté par des musées un peu dans tous les pays. Un jour, il faisait une exposition et il m'a dit : "Montez au 1^{er} étage". Alors je monte au 1^{er} étage, parce que je lui obéis, il a créé son cadre, je m'y plie, j'arrive donc au 1^{er} étage et là il y avait des peintures qui étaient toutes des grandes obscurités avec, au centre, une espèce d'explosion lumineuse et ce garçon qui ne parlait pas aisément me dit : "Voilà, je voudrais vous dire, je voudrais te dire si tu me demandais le caté (je n'avais pas eu l'idée de lui demander) qu'est-ce que ça m'a laissé : c'est ça". Alors bon nous avons pleuré comme des veaux tous les deux, ce qui n'était pas verbal, nous nous sommes embrassés, ce qui n'était pas verbal et je suis convaincue que, par ce chemin-là, enfin il m'a montré ce qui se passait de manière intérieure, comment il avait intériorisé des choses, comment il pouvait les extérioriser puisqu'il les exposait et comment on pouvait communiquer, justement d'une manière authentique d'intérieur à intérieur à travers cela.

Je vous remercie.